

Il était une fois les Jeux olympiques de Paris 1924

Christophe Cornevin et Jean-Julien Ezvan

Il y a cent ans, Paris accueillait les JO pour la deuxième fois de son histoire. Une édition marquante.

À Paris, en ce bel été de 1924, les murs des grands boulevards voient fleurir des affiches représentant six athlètes dessinés le torse nu, une étoffe de style antique autour de la taille et faisant le salut olympique sur fond de drapeau tricolore, de palmes et du blason de Paris, frappé de sa devise, «*Fluctuat nec mergitur*». Non sans gourmandise, la capitale s'apprête à accueillir les Jeux olympiques pour la deuxième fois, pour leur VIII^e édition. Alors que l'Europe de l'entre-deux-guerres exalte le retour en triomphe des nations, une certaine fièvre s'empare du pays même si, depuis plusieurs mois, certaines Cassandre, toujours au rendez-vous avant chaque événement planétaire, prédisent un naufrage. La ville hôte est pointée du doigt en raison d'un budget jugé famélique et d'une certaine inertie à l'allumage sur le plan de l'organisation. Le 23 mars 1923, le Comité olympique français adresse les invitations aux pays participants (à partir de 1984, c'est le CIO qui se chargera de la sélection des invités). Quarante-cinq pays participeront (206 en 2024) à l'événement (3 089 athlètes : 2 954 hommes, 135 femmes), qui s'étaleront sur quatre mois.

«*Initialement, le comte Jean de Castellane, membre du conseil municipal de Paris, propose à la ville de construire un stade de 80 000 places. Et deux emplacements de 15 000 places pour les épreuves nautiques et les sports de combat. Mais, comme en 1900, les Parisiens ne veulent pas de ces Jeux. Coubertin rêvait de jeux urbains, du Champ-de-Mars (qui sera le théâtre du judo et de la lutte durant les Jeux de Paris 2024). Face aux tracasseries administratives, le Racing Club de France décide de mettre à disposition un terrain du domaine sportif de Colombes pour ériger un stade olympique. Un concours architectural va être lancé pour un stade de 60 000 places (dont 20 000 places assises). Il est remporté par Louis Faure-Dujarric», détaille Eric Monnin, vice-président délégué à l'olympisme de l'université de Franche-Comté et directeur du Cérour (Centre d'études et de recherches olympiques universitaires).*

« On demande 1400 francs pour une loge de polo. Or, il n'y aura que trois ou quatre matchs. Que diront ceux qui auront payé le prix fort... »

Un journaliste

«*La rapide exécution de l'ouvrage, son coût maîtrisé et sa plastique épurée ont promu le stade de Colombes au rang de modèle pour de nombreuses constructions régionales. Sa commodité fonctionnelle et le prestige qui s'y attachait ont par ailleurs longtemps fait de lui le cœur battant du sport français, tant il accueillit de compétitions. Agrandi en 1938, il fut durablement tenu pour le plus grand stade de France, tandis que, hors de nos frontières, d'autres stades inventaient une architecture olympique», écrivent Antoine Le Bas et Philippe Grandvoininne dans Architectures olympiques en France (Éditions du Patrimoine). Réhabilité, le stade de Yves-du-Manoir figurera sur la carte des Jeux pour accueillir les épreuves de hockey sur gazon, seul lieu ayant réussi le grand écart entre les JO de 1924 et ceux de 2024.*

Colombes. Un nom prédestiné. Des oiseaux sont lâchés pour la première fois durant la cérémonie d'ouverture des JO en 1920 à Anvers. Et Colombes, en région parisienne, devient le théâtre des Jeux de 1924. Le stade olympique accueille les cérémonies d'ouverture et de clôture, l'athlétisme, l'équitation, le football, le rugby, le tennis et l'escrime. Et, il y a un siècle déjà, les mêmes débats agitent les esprits quelques semaines avant la cérémonie inaugurale. La vente des paquets de «*cigarettes olympiques*», mis sur le marché par les autorités pour promouvoir les Jeux, font certes un tabac, mais les gazettes pointent déjà les traces du quotidien plusieurs semaines avant la cérémonie. Dans *Le Figaro* du 16 avril 1924, Paul Dubonnet se fend d'un article sur le problème du moment, celui des «*garages, aussi bien*



L'athlète français Géo André prête le serment olympique lors de la cérémonie d'ouverture de la VIII^e édition des Jeux, en 1924, à Colombes. PHOTO2 VIA AFP

pour les voitures privées que pour les taxis et les véhicules de transports en commun». «*Il faut savoir où sont ces garages, s'inquiète le journaliste, et si leur sol est assez résistant; il importe de connaître leur superficie, leurs voies d'accès et leur facilité de dégagement.*» Autant dire que les préoccupations de l'époque sont aux antipodes des sujets actuels de fans zones, de périmètres rouges et gris, des QR Codes et des laissez-passer. Dans un esprit «*scrogneugneu*», les gazettes déplorent que le Comité olympique ne diffuse «*aucune précision*» sur le déroulement des Jeux alors que la «*foule demande à être renseignée*». Et de rajouter : «*C'est son droit puisque en fin de compte il n'y a qu'elle qui paiera.*»

Sur le plan des hébergements, la flambée des prix commence déjà par une discipline en vogue, notamment chez les restaurateurs et les cafetiers, avec une hausse de 50 % dans «*les hébergements - avec des chambres à 45 francs!*», s'indigne le reporter Paul Dubonnet, qui déplore que «*les plaintes affluent par centaines de toute l'Europe mais aussi d'Amérique*». Enfin, le prix des billets, jugés «*beaucoup trop élevés dans certains cas*», est aussi sujet à polémique. «*Par exemple, on demande 1400 francs pour une loge de polo, s'étrangle le journaliste. Or, il n'y aura que trois ou quatre matchs. Que diront ceux qui auront payé le prix fort... De même, on annonce un tournoi international de rugby et trois nations seulement sur les rangs.*» À quelques semaines du coup d'envoi, les contempteurs des Jeux lâchent leur venin : ce rendez-vous planétaire sera une «*calamité*».

L'ouverture officielle est faite par un défilé des athlètes conduit par l'Afrique du Sud (à partir de 1928, la Grèce ouvrira le défilé des athlètes). Depuis les gradins, puisque aucune tribune de presse n'est installée, l'envoyé spécial

du *Figaro* raconte l'arrivée de président Paul Doumer, des membres du gouvernement et des «*maréchaux de France*» ainsi que de tout un gotha étranger, au premier rang duquel sont cités «*S.A.R. le prince de Galles et le prince Henry d'Angleterre, le prince régent de Roumanie, la princesse de Serbie, le chah de Perse, le ras Tafari*». Les sempiternelles polémiques liées aux préparatifs cèdent alors les pas à ce que *Le Figaro* nomme alors le «*début des compétitions d'athlétisme pur*» et la «*grande kermesse du muscle*». Géo André prête le serment olympique au nom des athlètes qui sont pour la première fois réunis dans le Village olympique (une structure soustraite par le CIO en 1923). «*Constitué de baraques d'habitations en bois prévues pour recevoir trois athlètes, desservies par des rues en terre battue, le Village ne fut pas à tous : la délégation américaine choisit pour se loger une propriété ayant appartenu au prince Murat, à Rocquencourt. Quant aux athlètes féminines, elles résidèrent dans des hôtels parisiens*», indique Michel Gaudin, dans l'ouvrage *Les Jeux olympiques à l'épreuve* (La Dame aux oies Éditions).

Sur le front de l'insécurité, tout porte à croire que l'histoire bégaie encore. «*Si le contexte géopolitique entourant les Jeux 2024 se différencie nettement de celui de 1924, les préoccupations en matière de sécurité étaient déjà présentes il y a un siècle, décrypte-t-on à la préfecture de police de Paris. Nonobstant un public moins nombreux, les organisateurs se trouvaient confrontés à des défis similaires à aujourd'hui, même si, à l'époque, il n'y avait pas de commission sécurité propre à l'événement!*» La préfecture de police liste notamment les «*problématiques de la gestion des foules lors des épreuves, du risque de saturation des transports en commun, ou encore de la criminalité*». Les patrouilles capelines et

sifflées à roulettes étaient ainsi mobilisées contre les pickpockets, venus nombreux eux aussi pour l'événement, et avaient fort à faire en termes de circulation. La police parisienne se souvient : «*La desserte des principaux sites de compétitions, dont celui du stade de Colombes (Hauts-de-Seine), était vivement critiquée, car rudimentaire et onéreuse. Malgré les mesures prises pour les véhicules, répartis en trois catégories (voitures, bus et taxis) avec chacune leur parcours possible dans la capitale, les portes de Paris se retrouvaient vite saturées, enjoignant au préfet de Police de l'époque, Armand Naudin, de prendre un certain nombre de mesures pour éviter embouteillages et accidents*». Malgré ces désagréments, la VIII^e édition de ces JO couleur sépia fut une réussite sur le plan de l'ordre public et a servi d'étalon pour les Jeux olympiques modernes, même si le ciel est aujourd'hui alourdi par les menaces cyber, drones et islamistes.

« Le Village ne fut pas à tous : la délégation américaine choisit pour se loger une propriété ayant appartenu au prince Murat, à Rocquencourt. Quant aux athlètes féminines, elles résidèrent dans des hôtels parisiens »

Michel Gaudin

«*Les Jeux olympiques à l'épreuve*»

Côté piste, l'athlète finlandais Paavo Nurmi se couvre d'or : 1500 m, 5000 m, 3000 m par équipe, cross individuel et par équipe. Dans sa collection, un exploit, il enchaîne une victoire sur le 1500 m, puis le 5000 m deux heures après. «*Paavo Nurmi dépasse les*

limites humaines», s'exclame *Le Miroir des sports*. Cinq médailles d'or, un record qui a traversé les années en athlétisme. Durant sa carrière, il remportera 12 médailles olympiques. En 1952, il a été le dernier porteur de flamme des Jeux d'Helsinki, qui allaient couronner l'infatigable Tchèque Emil Zatopek. Le nageur américain Johnny Weissmuller (premier homme à passer sous la minute sur 100 m nage libre en 1922) s'impose sur 100 m nage libre, 400 m et sur le relais 4 × 200 m par équipe (plus la médaille de bronze en water-polo) à Paris en 1924. La tête toujours hors de l'eau. Il remportera encore le 100 m et le 4 × 200 m à Amsterdam en 1928. Après cinquante-deux titres de champion des États-Unis et vingt-huit records du monde, il se tourne ensuite vers Hollywood, pour devenir Tarzan, et joue dans douze films. Parmi les autres histoires fortes de ces Jeux de Paris en 1924 figure le joueur de tennis américain Richard Norris Williams. Après avoir nagé dans l'eau gelée lors du naufrage du Titanic en avril 1912, il a failli être amputé des jambes. Avant de décrocher la médaille d'or, sur terre battue, en double mixte avec Hazel Hotchkiss Wightman...

1924, une année olympique restée célèbre. Chamonix accueille les premiers Jeux d'hiver. Et à Paris, une devise, «*Citius, altius, fortius*», «*plus vite, plus haut, plus fort*», empruntée par Coubertin au père Henri Didon, s'accroche. «*Pour compléter le programme de Paris en 1924, Coubertin fait le choix, non de la Rome antique mais de la Grèce antique, en mettant en avant l'éducation, "mens sana in corpore sano", "un esprit sain dans un corps sain". Il a créé ce que l'on appellera aujourd'hui l'olympiade culturelle, avec cinq concours (architecture, sculpture, peinture, littérature, musique) réunissant 193 artistes*», rappelle Eric Monnin. Ultimes spécificités des Jeux de 1924, les sports de démonstration accueillent la pelote basque, le canoë canadien, la boxe française et la canne de combat, et les Jeux de l'enfance (relais, démonstrations de jeux de ballon...), qui aujourd'hui se perpétuent dans les Jeux de la jeunesse, lancés en 2010, et sont un laboratoire d'idées. Buenos Aires en 2018 avait imaginé la première cérémonie d'ouverture hors d'un stade et lancé le breakdance... Eric Monnin observe en conclusion : «*Avec 1924, les Jeux s'inscrivent dans une période de démocratisation. On en est toujours aux prémices, dans une période d'institutionnalisation. Les choses s'organisent mais avec toujours autant de difficultés, de problèmes de reconnaissance. Les premiers Jeux modernes, c'est Berlin en 1936...*» ■

1900, une première au goût amer

Les Jeux olympiques de 1900 se distinguent par une mise en lumière limitée : «*Ils sont juste ajoutés à l'Exposition universelle, notamment grâce à Alfred Picard, le commissaire de l'Exposition. La grande majorité des concours se déroule, comme le souhaite Alfred Picard, dans le bois de Vincennes autour du lac Daumesnil. Pour faciliter les déplacements, on construit la première ligne de métro entre la porte Maillot à la porte de Vincennes*», résume Eric Monnin, vice-président à l'olympisme au sein de l'université de Franche-Comté et directeur du Cérour (Centre d'études et de recherches olympiques universitaires).

24 nations et 997 athlètes (dont les premières femmes, au nombre de 22, engagées dans les épreuves de tennis, voile, croquet, équitation et golf ; et 975 hommes) participent aux épreuves (seule une partie sera reconnue par le CIO) qui s'étirent de mai à... octobre. Mais l'ensemble reste dans l'ombre. «*Baptisés "Concours internationale d'exercices physiques et de sports", les compétitions avaient été noyées dans la programmation pléthorique de l'Exposition. À tel point que certains athlètes n'avaient même pas eu conscience de participer à la deuxième*

édition des Jeux modernes...», résume le magazine *Géo*. Un vélodrome est construit, avec des tribunes conçues par Gustave Eiffel. Surnommé la «*Cipale*», il verra, entre 1968 et 1974, défilier plusieurs arrivées du Tour de France. Au cœur des années Eddy Merckx. En 1900, le crawl fait son apparition dans les épreuves de natation et, en athlétisme, un sport se détache, l'Américain Alvin Kraenzlein avec 4 médailles d'or (60 m, 110 m haies, 200 m haies et saut en longueur). Ses compatriotes Jesse Owens en 1936 et Carl Lewis en 1984 l'imiteront. J.-J.E.